

PESTE & CHOLÉRA

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL,
COLLECTION « FICTION & CIE »

Pura vida
Vie & mort de William Walker
2004
et « Points », n° P2165

La Tentation des armes à feu
2006

Équatoria
2009

Kampuchéa
2011
et « Points », n° P2859
prix Nomad's 2012

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

Cordon-bleu
1987

Longue vue
1988

Le Feu d'artifice
1992

La Femme parfaite
1995

Ces deux-là
2000

AUX ÉDITIONS PUBLIE.NET

Vie & mort de sainte Tina l'Exilée
2011

Fiction & Cie



Patrick Deville

PESTE & CHOLÉRA

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-109041-3

© Éditions du Seuil, août 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

*Ab! oui, devenir légendaire,
Au seuil des siècles charlatans!*

Laforgue

dernier vol

La vieille main tavelée au pouce fendu écarte un voilage de pongé. Après la nuit d'insomnie, le vermeil de l'aube, la glorieuse cymbale. La chambre d'hôtel blanc neige et or pâle. Au loin la lumière à croisillons de la grande tour en fer derrière un peu de brume. En bas les arbres très verts du square Boucicaut. La ville est calme dans le printemps guerrier. Envahie par les réfugiés. Tous ceux-là qui pensaient que leur vie était de ne pas bouger. La vieille main lâche la crémone et saisit la poignée de la valise. Six étages plus bas, Yersin franchit le tambour de bois verni et de cuivre jaune. Un voiturier en habit referme sur lui la portière du taxi. Yersin ne fuit pas. Il n'a jamais fui. Ce vol, il l'a réservé des mois plus tôt dans une agence de Saigon.

C'est un homme presque chauve à présent, la barbe blanche et l'œil bleu. Une veste de gentleman-farmer et un pantalon beige, une chemise blanche au col ouvert. Les baies vitrées du Bourget donnent sur la piste où stationne sur ses roues un hydravion. Une petite baleine blanche et son ventre rond pour douze passagers. On pousse la passerelle contre la carlingue du côté gauche, parce que les premiers aviateurs, dont fut Yersin, étaient des cavaliers. Il s'en va retrouver

ses petits chevaux annamites. Sur les banquettes du salon une poignée de fuyards. Au fond de leurs bagages, sous les chemises et les robes de soirée, les liasses et les lingots. Les troupes allemandes sont aux portes de Paris. Ceux-là sont riches assez pour ne pas collaborer, qui observent l'horloge au mur et leur montre au poignet.

Une motocyclette à side-car de la Wehrmacht suffirait à clouer au sol la petite baleine blanche. L'heure est passée. Yersin ignore les conversations inquiètes, consigne une phrase ou deux dans un carnet. On voit tourner les hélices au-dessus du cockpit à la croisée des ailes. Il traverse le tarmac. Les fuyards voudraient le pousser, l'obliger à courir. Tous sont assis à bord. On l'aide à emprunter l'échelle. C'est le dernier jour de mai quarante. La chaleur fait danser sur la piste le mirage d'une flaque. L'avion vibre et s'élançe. Les fuyards s'épongent le front. C'est le dernier vol de la compagnie Air France avant plusieurs années. On ne le sait pas encore.

C'est aussi le dernier vol pour Yersin. Il ne reviendra jamais à Paris, jamais ne retrouvera sa chambre au sixième étage du Lutetia. Il s'en doute bien un peu, observe tout en bas les colonnes de l'exode dans la Beauce. Les vélos et les charrettes où sont empilés des meubles et des matelas. Les camions au pas au milieu des marcheurs. Tout cela rincé par les orages du printemps. Les colonnes d'insectes affolés qui fuient les sabots du troupeau. Ses voisins du Lutetia ont tous quitté l'hôtel. Le grand échalas d'Irlandais binoclard, Joyce en costume trois-pièces, est déjà dans l'Allier. Matisse gagne Bordeaux puis Saint-Jean-de-Luz. L'avion met le cap sur Marseille. Entre les deux pinces qui se resserrent du fascisme et du franquisme. Alors que se dresse au nord, avant de frapper, la queue du scorpion. La peste brune.

Il les connaît, Yersin, les deux langues et les deux cultures, l'allemande et la française, et leurs vieilles querelles. Il la connaît aussi, la peste. Elle porte son nom. Depuis quarante-six ans déjà, en ce dernier jour de mai quarante où pour la dernière fois il survole la France dans son ciel orageux.

Yersinia pestis.

des insectes

Le vieil homme feuillette le carnet puis s'assoupit dans le bourdonnement. Depuis des jours il n'a pu trouver le sommeil. L'hôtel était envahi par les volontaires de la Défense passive au brassard jaune. La nuit les alertes. Les fauteuils disposés dans l'abri au sous-sol au fond des galeries où sont allongées les bouteilles. Derrière ses paupières closes, le jeu du soleil sur la mer. Le visage de Fanny. Le voyage d'un jeune couple en Provence et jusqu'à Marseille pour capturer des insectes. Comment écrire l'histoire du fils sans celle du père. Celle-ci fut brève. Jamais le fils ne le connut.

À Morges dans le canton de Vaud, chez les Yersin comme chez les voisins, ce n'est pas le dénuement mais une stricte frugalité. Un sou y est un sou. Les jupes élimées des mères passent aux servantes. Ce père parvient à coups de leçons particulières à mener à Genève des études de moyenne intensité, devient un temps professeur de collègue, féru de botanique et d'entomologie, mais pour mieux gagner son pain c'est l'administration des poudrières. Il porte la longue veste noire cintrée des savants et le chapeau haut de forme, il sait tout des coléoptères, se spécialise dans les orthoptères et les acridiens.

Il dessine les criquets et les grillons, les tue, place sous le microscope les élytres et les antennes, envoie des communications à la Société vaudoise des sciences naturelles, et jusqu'à la Société entomologique de France. Puis le voilà intendant des Poudres et ça n'est pas rien. Il poursuit l'étude du système nerveux du grillon champêtre et modernise la poudrerie. Le front écrase le dernier grillon. Un bras dans une ultime contraction renverse les bœufs. Alexandre Yersin meurt à trente-huit ans. Un scarabée vert traverse sa joue. Une sauterelle se piège dans ses cheveux. Un doryphore entre dans sa bouche ouverte. Sa jeune épouse Fanny est enceinte. La veuve du patron va devoir quitter la poudrerie. Après l'oraison, au milieu des ballots de linge et des piles de vaisselle, un enfant naît. On lui donne le prénom du mari mort.

Au bord du Lac aux eaux pures et froides, la mère fait à Morges l'acquisition de la Maison des Figuiers qu'elle transforme en pension pour jeunes filles. Fanny est élégante et connaît les manières. Elle leur enseigne le maintien et la cuisine, un peu de peinture et de musique. Le fils toute sa vie conservera du mépris pour ces activités, confondra l'art et les arts d'agrément. Toutes ces fadaises de la peinture et de la littérature rappelleront à ses yeux la futilité de celles qu'il appellera dans ses courriers les guenons.

Cela vous donne des idées de sauvageon, poser des collets, dénicher, allumer des feux à la loupe, rentrer couvert de boue comme au retour de la guerre ou d'une exploration des jungles. Le garçon est seul et bat la campagne, nage dans le Lac ou construit des cerfs-volants. Il capture des insectes, les dessine, les transperce d'une aiguille et les fixe au carton. Le rite sacrificiel ressuscite les morts. Du père – comme dans

une peuplade guerrière la lance et le bouclier –, il hérite des emblèmes, sort d'une malle au grenier le microscope et le bistouri. Voilà un deuxième Alexandre Yersin et un deuxième entomologiste. Les collections du mort sont au musée de Genève. Ça peut être un but dans la vie : consumer ses jours en d'austères études en attendant à son tour l'explosion d'un vaisseau dans le cerveau.

De génération en génération, à part torturer les insectes, les distractions vaudoises sont réduites. L'idée même est suspecte. La vie est en ces lieux un rachat du péché de vivre. La famille Yersin expie à l'ombre de l'Église évangélique libre, issue d'un schisme à Lausanne au sein du protestantisme vaudois. Ceux-là refusent à l'État le droit de payer leurs pasteurs et d'entretenir les temples. Dans leur dénuement et leur rigueur, les fidèles se saignent pour subvenir aux besoins des prédicateurs. C'est une autre paire de manches que d'entretenir un curé même doué d'un joli coup de fourchette. Le pasteur pour complaire à Dieu – croissez et multipliez – est une espèce qui se reproduit à vitesse folle. Ce sont d'immenses familles au fond du nid le bec en l'air. Les jupes élimées des mères n'iront plus aux servantes. Les fidèles se drapent comme d'une toge de leur élitisme et de leur probité. Ils sont les plus purs et les plus éloignés de la vie matérielle, les aristocrates de la foi.

De cette froideur hautaine dans le gel bleu des dimanches, on dit que le petit jeune homme conservera la franchise abrupte et le mépris des biens de ce monde. Le bon élève par ennui devient un adolescent studieux. Les seuls hommes admis à la Maison des Figuiers, dans le petit salon fleuri, sont des médecins amis de la mère. Il faut alors choisir entre la France et l'Allemagne et leurs deux modèles universitaires.

À l'est du Rhin le cours magistral et théorique, la science proférée en chaire par les savants en costume noir au col de celluloïd. À Paris l'enseignement clinique au chevet du malade et en blouse blanche, le modèle dit patronal, dont l'inventeur fut Laennec.

Ce sera Marburg parce que la mère et les amis de la mère. Yersin aurait préféré Berlin mais ce sera la province. Fanny loue pour son fils une chambre chez un professeur honorable, une sommité qui prêche à l'Université mais assiste aux offices. Yersin obtempère pour s'éloigner des jupons. Bouger. Ses rêves sont ceux d'un enfant. C'est le début d'une correspondance avec Fanny qui ne prendra fin qu'à la mort de celle-ci. « Lorsque je serai docteur, je te prendrai avec moi et nous irons nous établir au Midi de la France ou en Italie, n'est-ce pas ? »

Le français devient une langue secrète, maternelle, un trésor, la langue du soir, celle des lettres à Fanny.

Il a vingt ans et sa vie dès lors se dit tout en allemand.

à Berlin

Mais c'est une longue année d'abord qu'il lui faut patienter. Dans une lettre écrite en juillet, il note que «comme toujours il pleut, fait froid, décidément Marburg n'est pas le pays du soleil». L'enseignement doctoral autant que le climat le déçoit. La pensée de Yersin est pragmatique, expérimentale, il a besoin de voir et de toucher, de manipuler, de construire des cerfs-volants. La sommité qui l'accueille offre un visage austère à orner un billet de banque. Les Américains ont un mot pour ça : *dwem*. Vieux sages blancs, sélects et doctes, à barbiche et lorgnon.

Marburg est dotée de quatre universités, d'un théâtre, d'un jardin botanique, d'un tribunal et d'un hôpital. Tout cela au pied du château des landgraves de la Hesse. Un enquêteur, un scribe muni de son carnet à couverture en peau de taupe, un fantôme du futur sur les traces de Yersin, descendu à l'hôtel Zur Sonne, marchant dans les rues pentues sur les traces de la jeunesse du héros, le long de la rivière Lahn, retrouve sans peine la haute maison de pierre à colombages, au cœur de cet îlot paisible de culture sous le ciel gris et bas, au fond de quoi se morfond le petit jeune homme à l'œil bleu sévère et à la barbe naissante.

Le fantôme traverse les murailles aussi bien que le temps, voit derrière la façade à colombages le bois sombre

des meubles, le cuir sombre des fauteuils et des reliures dressées dans la bibliothèque. Du noir et du brun pour un tableau flamand. Le soir l'or des lampes pour la bénédiction marmonnée, le dîner silencieux. Le balancier de l'horloge accroche un reflet. Plus haut il pousse d'un cran l'engrenage qui cliquette. Au fronton du Rathaus, la Mort toutes les heures retourne son sablier. On l'ignore. Ce présent est perpétuel. Le monde gagnerait peu à évoluer encore. Cette civilisation est à son apogée. Quelques détails peut-être à régler. Des médicaments sans doute à perfectionner.

Au bout de la table se tient solennel et silencieux Jupiter, le professeur Julius Wilhelm Wigand, docteur en philosophie, directeur de l'Institut de pharmacie, conservateur du Jardin botanique, doyen de la Faculté. Le soir il reçoit dans son bureau le jeune Vaudois. Ses attentions sont paternalistes. Il aimerait guider le jeune homme dans son ascension académique et lui éviter les bévues. Ainsi il lui reproche la fréquentation de ce Sternberg comme le nom l'indique. Il lui conseille de rejoindre une confrérie. Mais voilà, Yersin, cet étudiant timide assis devant lui dans un fauteuil, n'a jamais eu de père. Il s'en est passé jusque-là.

Qu'ils s'inscrivent en médecine, en droit, en botanique ou en théologie, les étudiants de Marburg ont alors en commun, pour neuf sur dix d'entre eux, d'appartenir à une confrérie. Après les rites d'admission, les serments proférés, l'activité consiste chaque soir à rejoindre la même taverne aux murs couverts de blasons pour s'y torcher gravement la gueule et se battre en duel. On se protège la gorge d'une écharpe, le cœur d'un plastron, on sort les lames des fourreaux. On arrête au premier sang. Naissent d'indéfectibles amitiés. On exhibe sur son corps les estafilades comme plus tard sur

l'uniforme les médailles. Un sur dix cependant est exclu de cette camaraderie. C'est le *numerus clausus* alloué aux juifs par la loi universitaire.

Le petit jeune homme en noir choisit le calme de l'étude, les marches dans la campagne, les discussions avec Sternberg. Les cours d'anatomie et de clinique sont dispensés en amphithéâtre quand ces deux-là déjà voudraient connaître l'hôpital. Disséquer. Entrer dans le vif. À Berlin, où Yersin séjourne enfin, il assiste la même semaine à deux résections de la hanche quand une telle opération n'eut lieu qu'une fois dans l'année à Marburg. Enfin il marche dans les rues d'une grande capitale. Cette année-là, les hôtels sont emplis de diplomates et d'explorateurs. Berlin devient la capitale du monde.

À l'initiative de Bismarck, toutes les nations coloniales s'y retrouvent devant l'atlas pour se partager l'Afrique. C'est le Congrès de Berlin. Le mythique Stanley, qui quatorze ans plus tôt a retrouvé Livingstone, y représente le roi des Belges propriétaire du Congo. Yersin lit les journaux, découvre la vie de Livingstone, et Livingstone devient son modèle : l'Écossais à la fois explorateur, homme d'action, savant, pasteur, découvreur du Zambèze et médecin, égaré pendant des années en des territoires inconnus de l'Afrique centrale, et qui, lorsque Stanley le retrouve enfin, choisit de rester sur place où il mourra.

Un jour Yersin sera le nouveau Livingstone.

Il écrit ça dans une lettre à Fanny.

L'Allemagne, comme la France et l'Angleterre, se taille à coups de sabre et de mitrailleuse un empire, colonise le Cameroun, l'actuelle Namibie, et l'actuelle Tanzanie et jusqu'à Zanzibar. Cette année-là du Congrès de Berlin,

Arthur Rimbaud, l'auteur du *Rêve de Bismarck*, convoie à dos de chameau deux mille fusils et soixante mille cartouches pour le roi Ménélik en Abyssinie. Celui-là qui fut un poète français promeut l'influence française, s'oppose aux visées territoriales des Anglais et des Égyptiens menées par Gordon. « Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de déprédations. » Il affirme le premier l'importance stratégique de ce port qu'il écrit Djibouti comme Baudelaire écrivait Saharah, rédige un rapport d'exploration pour la Société de Géographie, envoie des articles géopolitiques au *Bosphore égyptien*, lesquels trouvent écho en Allemagne, en Autriche, en Italie. Il dit les ravages de la guerre. « Les Abyssins ont dévoré en quelques mois la provision de dourah laissée par les Égyptiens et qui pouvait suffire pour plusieurs années. La famine et la peste sont imminentes. »

C'est un insecte qui propage la peste. La puce. On l'ignore encore.

Depuis Berlin, Yersin se rend à Iéna. Il fait l'achat chez Carl Zeiss du microscope le plus perfectionné, qui jamais plus ne le quittera, dans ses bagages suivra son tour du monde, le microscope qui, dix ans plus tard, identifiera le bacille de la peste. Carl Zeiss est une manière de Spinoza et, chez ces deux-là, le polissage des verres fut propice à la réflexion et à l'utopie. Baruch Spinoza lui aussi était juif, dit Sternberg. Voilà les deux étudiants de nouveau à Marburg, penchés à tour de rôle sur l'oculaire tout neuf, jouant avec la molette crantée sur la géométrie d'une aile de libellule. Yersin a vu aussi les violences antisémites, les vitrines brisées, les coups de poing. Dans les propos des deux étudiants se glisse peut-être le mot peste.

On confond souvent, tant qu'on n'attrape ni l'une ni l'autre, la peste avec la lèpre. La grande peste du Moyen Âge, la peste noire, c'est vingt-cinq millions de morts qu'il faut rapporter à la démographie. La moitié de la population de l'Europe est décimée. Aucune guerre encore n'a jamais causé une telle hécatombe. L'ampleur du fléau est métaphysique, elle dit le courroux divin, le Châtiment. Les Suisses n'ont pas toujours été de débonnaires zélotes de la tolérance et de la modération. Cinq siècles plus tôt, ceux de Villeneuve au bord du Lac ont brûlé vifs les juifs accusés de propager l'épidémie par empoisonnement des puits. Cinq siècles plus tard, si l'obscurantisme a régressé la haine est la même. On n'en sait pas davantage non plus sur la peste. Comment elle vient, tue et disparaît. Peut-être un jour. Les deux étudiants ont foi en la science. Au Progrès. Soigner la peste ce serait faire d'une pierre deux coups, dit Sternberg. Yersin lui annonce son départ pour la France.

L'an prochain, il poursuivra ses études à Paris. En cette année du Congrès de Berlin, pendant qu'Arthur Rimbaud use ses jambes dans la rocaïlle des déserts au cul des chameaux, Louis Pasteur vient de sauver l'enfant Joseph Meister. Soigner la rage par le vaccin c'est la porte ouverte. Bientôt entre la peste et le choléra il n'y aura plus à choisir mais à guérir. Yersin a l'avantage d'être bilingue. Sternberg le serait-il qu'il hésiterait. Berlin ou Paris comme entre Charybde et Scylla. Plutôt un pessimiste lucide, ce Sternberg, si ce n'est pas un pléonasme. Dix ans plus tard, au début de l'affaire Dreyfus, on ne trouvera nulle part le nom de Yersin au bas d'une pétition. Il est vrai que tout cela, ces horreurs de l'Europe, vous donnerait vite le goût des antipodes. Yersin au moment du procès est à Nha Trang ou à Hong Kong.

à Paris

Lorsque Yersin découvre l'autre capitale, il découvre surtout l'antigermanisme. Il est préférable, à Paris, plutôt que le casque à pointe et les airs bavarois, de chanter le yodel et de porter le curieux chapeau suisse.

Depuis quinze ans, et Sedan, la France est plus petite et ça ne passe pas. Amputée de l'Alsace et de la Lorraine, elle se venge par la conquête d'un vaste empire outremer, bien plus grand que celui des Allemands. Des îles des Caraïbes à celles de la Polynésie, de l'Afrique à l'Asie : pas davantage que sur l'Union Jack le soleil ne se couche sur le drapeau tricolore. Cette année-là, Pavie l'explorateur du Laos rencontre Brazza l'explorateur du Congo. C'est rue Mazarine, à La Petite Vache, où se rassemble aussi la petite bande des sahariens. La marine française s'est emparée deux ans plus tôt, depuis la Cochinchine, des provinces de l'Annam et du Tonkin. Yersin lit les récits, parcourt les cartes. Voilà des hommes et ceux-là n'iraient pas végéter à Marburg. Il est convaincu de la justesse de son choix. C'est ici qu'il faut vivre.

Pour la dernière fois peut-être de son histoire, Paris est une ville moderne. Les travaux sont achevés de sa rénovation haussmannienne. On trace le plan d'un métro. «J'entre au musée du Louvre. Aujourd'hui je visite les antiquités égyptiennes.» Yersin

lit la presse au salon du Bon Marché. La famille Boucicaut, propriétaire du magasin, fera construire en face l'hôtel Lutetia vingt-cinq ans plus tard. Et à la fin de sa vie, Yersin prendra l'habitude d'y séjourner plusieurs semaines chaque année après avoir pour ça traversé la planète, toujours dans la chambre d'angle du sixième étage, à quelques centaines de mètres de sa première adresse d'étudiant, un gourbi en mansarde de la rue Madame d'où il apprend à Fanny qu'en se tordant le cou, il peut apercevoir une tour de l'église Saint-Sulpice.

Rue d'Ulm, Louis Pasteur vient de réussir une deuxième vaccination antirabique. Après le petit Alsacien Joseph Meister celle de Jean-Baptiste Jupille le Jurassien. Bientôt on accourt de partout. La médication jusqu'alors, dans toutes les campagnes et les forêts à loups sous la neige, en France comme en Russie, était souvent de ligoter les enragés et de les étouffer avant d'être mordu à son tour. L'aventure est au coin de la rue d'Ulm aussi bien qu'au dévers des dunes sahariennes. La nouvelle frontière de la microbiologie. L'étudiant étranger de vingt-deux ans, assis devant les journaux, vit aux crochets de sa mère. Il porte comme tous les hommes d'alors la barbe taillée courte et une veste sombre, soupe au fond des caboulots où des prolétaires descendent leur gorgeon en concluant que celui-là vidé, c'est encore un que les Boches n'auront pas, et que ce serait idiot, patron, de leur laisser le tonneau. «J'ai assisté à une violente dispute entre les ouvriers et un individu d'origine allemande, je crois, qui avait eu le malheur de parler sa langue natale, il a été presque assommé.»

Pour l'heure, c'est lui qui mange de la vache enragée. Il s'inscrit au premier cours de bactériologie dispensé par le professeur Cornil. La discipline est nouvelle. Toute sa vie, Yersin choisira ce qu'il y a de nouveau et d'absolument moderne.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2012. N° 107720 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE